

Le déracinement, souche littéraire québécoise

Sylvain Sarrazin

Les littératures de l'exil

Volume 8, numéro 1, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64931ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)

1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarrazin, S. (2011). Le déracinement, souche littéraire québécoise. *Entre les lignes*, 8(1), 24–24.

Le déracinement, souche littéraire québécoise

Nos ancêtres étant des exilés, peu étonnant que notre littérature soit imprégnée de cette notion.

/ SYLVAIN SARRAZIN

« Dans l'histoire de la littérature québécoise, la notion d'exil se retrouve un peu partout. Peut-être est-elle même fondatrice : c'est ce qui unit les textes de Marie de l'Incarnation à ceux de Ying Chen ou de Dany Laferrière », pose **Michel Biron**, professeur de littérature à l'Université McGill. Cependant, les tout premiers textes de la Nouvelle-France, tels que les *Relations des Jésuites*, ne peuvent se ranger sous la bannière de l'exil, d'autant plus que l'« on ne peut parler de littérature proprement dite avant la première moitié du 19^e siècle », précise l'universitaire. « Dans un contexte aussi austère et difficile, l'idée même d'écrire était plutôt rare. » Même si les premiers jalons littéraires canadiens-français sont issus d'exilés, « ces textes fondateurs n'étaient pas vraiment centrés sur l'exil ». Des premières marques se détectent toutefois, comme celle de la privation. « L'idée du manque est centrale chez Marie de l'Incarnation, évoque M. Biron. Elle y voit une façon d'être sainte, le cœur étant "si dénué de toutes choses, que la moindre occasion lui serait un tourment". »

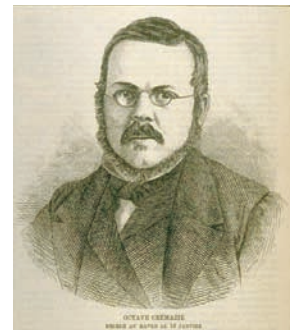


Marie de l'Incarnation

Les notions d'exil et de nation étant inextricables, il faudra attendre que les premiers explorateurs s'installent durablement et s'émancipent des pays colonisateurs avant que n'émerge la notion de littérature nationale, au 18^e siècle. Ce sont même les Anglais qui en sèmeront les germes en autorisant l'imprimerie, jusqu'alors prohibée. Mais aussi en renforçant ce sentiment chez les Canadiens français. « Ils se sont sentis un peu étrangers chez eux, durent se distinguer des Anglais, des Français, des Américains. C'est une sorte d'exil assez étonnante », raconte **Bernard Andrès**, professeur à l'UQAM, qui a dirigé l'anthologie *La conquête des Lettres au Québec (1759-1799)*.

LE LONG FIL DE L'EXIL

Les exilés venus d'Europe ont certes contribué à fonder cette base littéraire; mais les Canadiens français eux-mêmes, une fois enracinés dans le Nouveau Monde, se sont aussi prêtés au jeu de l'expatriation. Exemple frappant : l'écrivain et poète québécois Octave Crémazie, qui a vécu dans la première moitié du 19^e siècle, a quitté sa patrie en 1862 pour la France, où il mourut après 16 années d'exil, criblé de dettes. « Ses plus beaux textes sont ceux qu'il a écrits en exil, tels que les lettres adressées à son ami l'abbé Henri-Raymond », estime M. Biron. Son homologue, M. Andrès, remonte encore plus loin, évoquant Élisabeth Bégon, épistolière montréalaise du 18^e siècle qui s'est installée à La Rochelle, en France, vers



Octave Crémazie

la fin de sa vie. Sa correspondance, regroupée dans *Lettres au cher fils*, a été redécouverte dans les années 1930.

La notion d'exil n'a ainsi jamais cessé d'être au cœur de la littérature québécoise, depuis ses balbutiements jusqu'aux auteurs contemporains. Cela semble d'autant plus vrai si l'on étend sa signification.

« En donnant à l'exil sa pleine extension, c'est-à-dire le sens d'une absence au monde, on le retrouve dans à peu près tous les textes au Québec », constate M. Biron. Il cite ainsi le poète Émile Nelligan, coupé de la réalité par la folie, ou l'écrivaine Anne Hébert, « enfant dépossédée du monde » (*Le torrent*, 1950).

« Au fond, si la question des écritures migrantes a du succès au Québec, c'est qu'elle a réactivé une thématique qui était là depuis longtemps », conclut-il. ❖

